

Un itinéraire atypique

Christian Chevandier méritait bien qu'on lui offre de tels mélanges pour un parcours atypique, notamment en histoire, discipline fort attachée aux traditions que représentent le passage par l'École normale supérieure (Ulm, si possible) et l'agrégation. Or, Christian Chevandier a commencé par être ouvrier, postier, aide-soignant, puis infirmier ce qui l'a amené à faire des études de psychologie... Et, dans ses temps libres, il s'est mis aux études universitaires d'histoire. Après sa maîtrise en 1986, il a obtenu le CAPES d'histoire-géographie, a enseigné en collège et a été élu maître de conférences à Paris I, au Centre d'histoire sociale alors dirigé par Antoine Prost. Ce dernier rappelle, d'ailleurs, dans sa préface, qu'il a osé transgresser les règles universitaires du recrutement puisqu'il a auditionné pendant une heure chacun des six candidats retenus : heureusement, cela n'a pas eu de conséquences sur ce recrutement atypique grâce aux soutiens des maîtres de conférences qui avaient eux aussi compris qu'ils tenaient là un chercheur prometteur. Christian Chevandier sera ensuite élu professeur d'histoire contemporaine à l'université du Havre où il est désormais émérité.

Il avait en effet soutenu sa thèse en 1990 avec Yves Lequin, *Cheminots en usine. Les ouvriers des ateliers d'Oullins au temps de la vapeur*, publiée en 1993 aux Presses universitaires de Lyon. Mais, pour autant, s'il est un spécialiste reconnu des cheminots, il n'a pas enfermé sa recherche dans cet univers : l'hôpital, les infirmières, les policiers et, plus étonnant, les pompes funèbres, ont été l'objet de ses investigations. On le voit, il s'intéresse de façon multidimensionnelle à l'histoire des professions, en les replaçant dans la longue durée, en essayant de comprendre et d'expliquer comment hommes et femmes placés dans telle ou telle situation réagissent : cela explique pourquoi il s'est aussi penché sur les attentats du 13 novembre 2015 – une curiosité soulignée en introduction par Philippe Corcuff. Cela permet de comprendre égale-

L'histoire, des figures et des enjeux

Le format de cette collection¹ oblige l'historien Frédéric Sallée à faire des choix². Il a retenu 20 historien. nes pour offrir un tour de sa discipline.

FRÉDÉRIC SALLÉE, *Figures de l'historien*, Le cavalier bleu, 2024, 236 p., 22 €

Le traitement des « *grands ancêtres* » est classique et fort bien illustré. Frédéric Sallée souligne les approches fondatrices en proposant des biographies et des mises en perspective de la vie et de l'œuvre de quelques pionniers de l'*Enquête* d'Hérodote aux *Histoires* de Tacites. De même, les figures pionnières de la discipline sont présentes de Charles Seignobos à Marc Bloch, l'auteur résumant en quelques pages leurs approches.

Viennent ensuite les nouvelles approches où les choix illustrent déjà des partis pris : Ginzburg pour la micro-histoire, Corbin pour le sensible ou Leroy-Ladurie pour le climat ; mais on pourrait se demander pourquoi ceux-là, et pas un des membres de l'équipe de Péronne pour la Guerre ou Maurice Agulhon sur la République. Si une place importante est accordée aux historiens de la mémoire (Raphaëlle Branche, Robert Paxton ou Hélène Dumas), il est dommage que les figures en ayant fait d'abord l'histoire ne soient pas présentes, l'absence de Raoul Hilberg ou de Saül Friëdlander étant, par exemple, regrettable. Certaines thématiques sont, de même, à peine effleurées comme l'histoire du socialisme ou du communisme par exemple.

Présenter les experts du passé et en faire des vigies du présent est un choix tout à fait louable, mais on peut regretter que l'approche choisie fasse que certains auteurs n'aient été qu'effleurés.

Sylvain Boulouque

Matteotti illustré

STEFANO CARETTI, MAURIZIO DEGL'INNOCENTI (dir.), *Giacomo Matteotti. Ritratto per Immagini/Portrait by Images*, Pise, Pisa University Press, 2023, 188 p., 30 €

Stefano Caretti, éditeur des *Œuvres de Giacomo Matteotti* (13 volumes 1983–2014) et Maurizio Degl'Innocenti, président de la Fondation Filippo Turati, proposent un superbe album iconographique, en deux langues (italien et anglais) à propos de l'une des plus célèbres victimes du fascisme italien : le député socialiste Giacomo Matteotti (1885–1924), enlevé à la sortie de son domicile et assassiné le 10 juin 1924 par une escouade de chemises noires autodésignée comme « Ceka » (sinistre clin d'œil à la police politique soviétique). Sa mort tragique le transforme en symbole universel de la liberté et de la résistance à la dictature, comme le montrent les nombreux monuments, plaques et lieux publics très tôt dédiés à son souvenir, de Buenos Aires (un haut-relief au fronton de la Maison du peuple, érigé en 1927 et détruit par les péronistes en 1953) à Bruxelles (monument à la Maison du Peuple, 1927), Vienne (le *Matteotti hof*, bloc de logements construit en 1927 sur l'initiative de la municipalité sociale-démocrate, voisin du plus célèbre *Karl Marx Hof*) et bien d'autres villes. Dans cette lignée, les formations maquisardes animées par les socialistes italiens prennent le nom de « *Brigades Matteotti* » de 1943 à 1945.

Cette célébrité posthume a souvent occulté, en tout cas hors d'Italie, son itinéraire antérieur. qui s'inscrit dans la construction de ce « monde socialiste » européen, bâti avant 1914 par des générations de militants. Issu d'une famille de commerçants aisés, il a rejoint à 13 ans les rangs du PSI, où militent aussi ses deux frères aînés, comme le feront plus tard ses propres enfants. Sportif, mélomane, diplômé en droit, élu local et régional, parlementaire en 1919, il joue un rôle croissant dans la vie du PSI, dont il devient le secrétaire en 1922. Défenseur d'un socialisme réformiste et éthique, adversaire résolu du fascisme qu'il dénonce à la tribune de l'Assemblée comme dans des brochures, son assassinat prive le socialisme italien et européen

Luttes en cartes

Des images et des combats

ANNE STEINER, *Le temps des révoltes. Une histoire en cartes postales des luttes sociales à la « Belle époque »*, édition revue et augmentée, L'échappée, 17×24 cm, 2024, 224 p., 22,5 €

Publié en 2015 dans le contexte du vaste mouvement de mobilisations contre la réforme du Code du travail, cet ouvrage a rencontré un public réceptif et a vite été épuisé. La révolte des Gilets jaunes, les occupations des ronds-points et les diverses revendications portées à ce moment ont incité Anne Steiner à le reprendre en y intégrant deux autres luttes sociales emblématiques de l'époque (la grève des carriers de Draveil en 1908 et celle des boutonniers de Méru, dans l'Oise l'année suivante) qui ont été accompagnées d'une importante production de cartes postales servant la propagande et la mémoire des luttes.

Cet album à la mise en page et aux reproductions soignées propose donc désormais un tour de la France en lutte entre 1905 et 1911 à travers onze conflits sociaux (et 140 cartes postales³) : à Limoges en 1905, avec les porcelainiers ; à Nantes, chez les dockers, en mars-avril 1907 ; en Alsace et aux mines du Nord-Pas-de-Calais (1906) ; des vignobles du Midi à ceux de Champagne, dans les luttes des ouvriers des chemins de fer ou de ceux de la serrurerie. « *Luttes sociales violentes, sanglantes, écrivions-nous (L'ours 453, décembre 2015), avec des martyrs, des patrons cyniques, des contre-maîtres harceleurs, des affrontements entre grévistes et « jaunes », des révolutionnaires et des réformistes, racontées avec précision, où l'on voit surgir les figures de la citoyenne Sorgue et de l'infatigable Gabrielle Petit, de Vardelle, de Basly, Brouchoux, Ferroul, Yvetot... et des forces de l'ordre, sabre au clair, à cheval, la gâchette facile – et l'effigie de « Clemen... sot » pendue en place publique.* » Au moment de la catastrophe de Courrières, le délégué mineur à la sécurité qui avait alerté la direction en vain sur les risques d'explosion et qui a sauvé 27 de ses camarades s'appelle Simon Ricq... comme un clin d'œil aux Gilets jaunes.

Frédéric Coudo

1. Voir l'article de Robert Chamus sur les *Figures de*